

Carlo Mirabella-Davis
Swallow
2020



♀♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles



CHARADES and LOGICAL PICTURES PRESENT A STAND ALONE / SYNCOPATED FILMS PRODUCTION
A CARLO MIRABELLA-DAVIS FILM "SWALLOW" HALEY BENNETT AUSTIN STONELL ELIZABETH MARVEL DAVID RASCHE AND DENIS O'HARE COSTUME DESIGNER ALLISON TWARDZAK
HAIR STYLIST JOE RUDGE GROOMING BY NATHAN HALPERN COSTUME DESIGNER LIENE DOBRAJA PRODUCTION DESIGNER ERIN MAGILL EDITOR JOE MURPHY DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY KATELIN ARGOMENDI
EXECUTIVE PRODUCERS JOE WRIGHT EXECUTIVE PRODUCERS CONSTANTIN BIELET YOHANN COMTE PIERRE MAZARS ERIC TANTIAN EXECUTIVE PRODUCER SAM BISBEE
PRODUCED BY CAROLE BARATON FREDERIC FIORE PRODUCED BY MOLLYE ASHER WYNETTE LOUIE WRITTEN AND DIRECTED BY CARLO MIRABELLA-DAVIS



Geneviève Sellier

COMMENT ÉCHAPPER À L'OPPRESSION PATRIARCALE ?

Swallow (en français « avaler »), premier film du réalisateur américain Carlo Mirabella-Davis, dont, nous dit *Le Monde*, la majeure partie du financement s'est faite en France, lui a été inspiré par l'histoire familiale : « Ma grand-mère n'a pas fait un mariage heureux. Elle a été une femme au foyer dans les années 1950, ce qui n'avait rien d'épanouissant. N'ayant aucune mainmise sur rien dans sa vie, elle a développé des rituels de contrôle tels que se laver et se désinfecter les mains de manière compulsive. À tel point que mon grand-père a décidé de la faire interner. Elle y a subi, contre son gré, des séances d'électrochocs et une lobotomie qui lui ont fait perdre l'odorat et le goût. Ce traitement, au fond, n'était rien d'autre qu'une punition de la part du patriarcat à l'encontre d'une femme qui ne rentrait pas dans le moule. C'est l'idée de départ de mon film. »

Soucieux sans doute de ne pas désespérer son public, et conscient des changements intervenus depuis les années 1950, le réalisateur nous raconte une histoire à la fois plus spectaculaire et moins noire : son héroïne, jeune femme d'origine modeste, mariée à un fils de famille, ce qui lui permet de vivre dans une magnifique villa contemporaine qui surplombe un fleuve, dans la banlieue chic de New York, a l'apparence lisse d'une épouse parfaitement docile et toute dévouée à satisfaire les désirs de son mari. Mais quand elle se retrouve enceinte, elle commence à développer la maladie de Pica, qui consiste à ingérer compulsivement des objets non comestibles, en mettant son corps et donc l'enfant à venir, en danger. Quand la famille s'en aperçoit (les beaux-parents sont omniprésents), leur comportement protecteur devient carrément intrusif, jusqu'à lui imposer un colosse syrien comme dame de compagnie (!) avant de décider de la faire interner pendant les sept mois qui restent jusqu'à l'accouchement.

Dans toute cette première partie du film, l'esthétique est aussi lisse que les apparences de ce mariage. Mais l'histoire change alors de rythme, de cadre et d'esthétique.

C'est à ce moment-là en effet (attention *spoiler*) qu'elle décide de leur fausser compagnie, avec l'aide, tout à fait invraisemblable, de son gardien syrien et commence alors un autre film, qu'on a un peu de mal à raccorder au précédent.

Cette jeune femme, jusqu'alors totalement passive et soumise, se révèle une fugueuse déterminée, malgré le refus de sa propre mère de l'accueillir. On a appris, au cours de sa dernière visite à la psy pleine de bonne volonté imposée par la famille, (*spoiler*) qu'elle est née d'un viol et qu'elle garde précieusement dans son portefeuille la photo de son géniteur, qui a fait de la prison pour son forfait. Elle n'a de cesse de le retrouver : il a refait sa vie mais quand elle se fait connaître, il accepte de l'écouter et de s'excuser. Elle semble alors pouvoir faire la paix avec elle-même et décide d'avorter, façon de suggérer qu'elle rompt avec sa vie antérieure d'épouse aliénée.

La thématique féministe du film est d'actualité évidemment, même si la forme d'oppression patriarcale qui écrase l'héroïne semble davantage caractériser les Etats-Unis des années 50 que ceux d'aujourd'hui.

Ce qui est plus gênant pour la crédibilité de l'histoire, ce sont les nombreuses petites invraisemblances qu'on peut y repérer, depuis l'homme de compagnie syrien, d'abord hostile puis complice, jusqu'à la rencontre rédemptrice avec le géniteur violeur, en passant par cette fuite sans papiers ni argent... Le film souffre sans doute du fait que le réalisateur a voulu rendre à la fois actuelle et spectaculaire une histoire vraie qui était banalement tragique et caractéristique d'une autre époque.

